

Du bois dans la glace

Il est là, au creux de ma main, minuscule fragment de bois d'à peine un centimètre de long sur trois millimètres de large. À une autre époque, on aurait parlé de relique, mais il a plutôt l'apparence d'une écharde. C'est bien ça, une écharde tout juste posée dans le creux de ma main et pourtant ancrée dans le cours de l'Histoire. Une énigme pour la science, un mystère pour la foi. Ce morceau de bois, sujet de mes rêves depuis presque cinq ans, m'obsède depuis neuf mois.

Je le vois pour la première fois. Je reste stupide devant l'objet de mon enquête. Mes émotions sont partagées : joie de le voir enfin, appréhension que cette histoire ne soit pas vraie. C'est un bout de bois ordinaire, noir comme l'ébène, dur comme la pierre. D'après les analyses de dendrochronologie (la science de datation du bois) réalisées en 1956, il aurait environ cinq mille ans. Trouvé il y a cinquante ans, il provient d'un glacier perché à

4 200 mètres d'altitude. Tout comme l'Humanité, cette pièce de bois est descendue d'un sommet situé aujourd'hui aux confins de la Turquie orientale, à la frontière de l'Arménie et de l'Iran : l'Ararat.

Depuis sept années que je voyage, mes pas m'ont porté vers des terrains où l'aventure et la rencontre des autres ont été une priorité. Quittant régulièrement la France, le confort matériel, ma famille et mes amis, j'ai cherché à comprendre le monde dans lequel je vis. J'ai emprunté la longue route de mes rêves. Un à un, je les ai suivis, prenant soin de ne pas éteindre les étoiles intérieures. Chacun de ces voyages n'a fait qu'augmenter en moi un plus grand désir d'explorer. Loin de me combler, ces expéditions ont attisé ma soif d'absolu. Un périple n'étanche pas la soif, il l'augmente. Comme l'écrit Ella Maillart, il faut « quelque chose de plus au voyage ».

Je découvrais que le cœur de l'Homme a pour dimension l'infini. Comblé l'infini est impossible. C'est là, pour moi, que commence le mystère. Les voyages m'ont ouvert l'appétit au monde. Aujourd'hui, j'ai faim d'absolu.

En 2001, je suis parti avec deux amis¹ pour tenter la traversée intégrale à pied de la chaîne du Caucase Nord. Après une marche au long cours en Azerbaïdjan, en Géorgie, en Ossétie du Sud et du

1. Adrien Thomas et Jérôme Veyret.

Nord, nos pas s'étaient perdus dans les geôles russes. Ce voyage allait me projeter dans l'histoire qui suit de manière inattendue.

Ma grand-mère maternelle s'était particulièrement inquiétée de notre sort. À mon retour en France, lors de retrouvailles familiales, le récit de nos aventures caucasiennes fut propice aux confidences. Je racontai notre marche de deux mois dans les monts caucasiens, entre 2 000 et 3 000 mètres. Avancée improbable, sur le fil des crêtes, à cheval entre l'Europe et l'Asie, en zone de conflits. À cette histoire, ma grand-mère me répondit par une autre :

— Sais-tu qu'à quelques kilomètres plus au sud de la région où tu étais prisonnier des Border Forces russes se trouve le mont Ararat ?

— Heu... dans le Caucase Sud, je crois. On le voyait sur nos cartes.

— Oui, en Arménie, ou plutôt dans l'ancienne Arménie, car je crois qu'aujourd'hui c'est sur le territoire turc... Écoute, si ça t'intéresse, je te montrerai un morceau de l'arche de Noé qui provient du mont Ararat.

Ma grand-mère se fichait-elle gentiment de moi ? Je connaissais son talent pour conter des histoires à ses onze petits-enfants et six arrière-petits-enfants. Mais cette fois, elle était sérieuse. Je l'ai senti au ton de sa voix, elle me confiait quelque chose. Un secret dont on ne parle qu'à ceux qui veulent s'y ouvrir. Elle paraissait détachée de son

histoire, mais comme pour m'intriguer davantage, elle ajouta :

— Eh bien oui, l'arche de Noé qui s'est échouée sur le mont Ararat à la fin du déluge.

— Ah oui, je me rappelle cette légende. C'est dans la Bible.

— Mais ce n'est pas une légende, je te montrerai le morceau d'arche. Je l'ai mis au coffre à la banque.

J'avais entendu et compris l'histoire de Noé comme une fable. Histoire magique dans laquelle tous les animaux de la terre montent à bord d'un bateau. Pourquoi donc ma grand-mère était-elle allée mettre un morceau de bois, présumé de l'arche de Noé, dans un coffre de banque où elle gardait ses précieuses affaires ? Les légendes, on les raconte, on les enferme rarement dans une boîte.

J'écoutais avec attention ce que ma raison ne pouvait croire.

— Il y a quelques années, continua ma grand-mère, j'ai fait la connaissance d'une dame dont la famille venait de Périgueux. Elle détenait un morceau de bois rapporté par un explorateur dans les années 1950. Il avait trouvé un bout de l'arche de Noé pris dans la glace du mont Ararat. Intéressée par l'archéologie biblique, mon amie m'avait fait cadeau d'une partie de son morceau de bois. Tu le verras de tes propres yeux.

J'ai de l'admiration pour ma grand-mère, pour ce qu'elle est et pour ce qu'elle a vécu. Bien que ces

Du bois dans la glace

dernières années, mes voyages ne m'aient pas permis de la voir souvent, c'est toujours un plaisir de me retrouver auprès d'elle. Cultivée et curieuse, elle a été « l'Europe avant l'heure ». Sa vie est peu banale, bousculée par la tourmente de la Seconde Guerre mondiale.

Née à Francfort, ma grand-mère est allemande. En 1938, pour la soustraire à l'ambiance étouffante du nazisme, ses parents l'envoient en Angleterre. Elle échappe ainsi au service obligatoire pour les jeunes filles. Elle y reste quelque temps pour ses études et pour perfectionner son anglais, qu'elle ajoute au français. La guerre éclate, elle part se réfugier en Espagne. C'est là qu'elle rencontre mon grand-père, Français installé dans ce pays. Impossible de marier un Français et une Allemande alors que ces deux nations s'affrontent. Ennemis de toujours. Discrètement pourtant, l'amour triomphe sur les haines héréditaires. En pleine guerre, ils amorcent par leur engagement les premiers pas vers la paix. Loin des idéologies. Ils vivront ensuite cinquante ans en Espagne avant de s'installer en France dans un coin de Dordogne où ma grand-mère vit aujourd'hui. Dans les tempêtes d'une vie où elle a été allemande d'origine, espagnole d'adoption et française de cœur, ma grand-mère a su, par son exemple, nous transmettre son espérance, maintenant le cap avec douceur.

J'ai souri en l'entendant évoquer son morceau d'arche. L'histoire réveille en moi ce qu'il y a de plus grand chez les enfants, la capacité de croire,

d'imaginer, de rêver. Je me vois quinze ans plus tôt sur ses genoux, écoutant le récit d'un livre illustré d'animaux. Pouvais-je encore croire une telle histoire ?

Incrédule quant à ces soi-disant morceaux d'arche de Noé, je me jurai d'en savoir plus.

« Au septième mois, au dix-septième jour du mois, l'arche s'arrêta sur les monts d'Ararat¹ ». Du déluge et de Noé, je connaissais surtout le récit biblique. J'accorde de l'importance aux textes saints mais j'ai toujours lu la Genèse, premier livre de la Bible, comme un écrit symbolique. Devais-je, à cause d'une simple lamelle de bois, leur donner une nouvelle place dans ma vie, dans l'Histoire ?

Après le récit de la Création et de l'expulsion d'Adam et Ève du Paradis terrestre, la chronologie biblique place le déluge universel. C'est l'un des événements les plus marquants de l'Ancien Testament par ses implications spirituelles, historiques, géographiques et scientifiques. Aucun récit n'a de portée plus symbolique : les animaux, images de la biodiversité ; l'arc-en-ciel, symbole de bonheur et de vie ; la colombe avec son rameau d'olivier, signe de la paix. L'arche devient alors le berceau de notre humanité. Le mythe fait descendre l'Homme d'un sommet. Sur cette montagne, Dieu se manifeste. À travers les méandres du déluge, le conte

1. Genèse 8, 4.

universel renvoie au rapport de l'Homme avec la terre, de l'Homme avec le divin.

Noé est un personnage commun aux trois grandes religions monothéistes, celles du Livre. Le souvenir du déluge et de l'homme qui sauva l'humanité y est relaté de manière très similaire. À l'origine, on le trouve dans la Torah, le livre des juifs écrit au III^e siècle selon la tradition orale d'Israël. Les textes de l'Ancien Testament étant issus de la tradition rabbinique, les chrétiens conservent dans la Bible l'histoire de Noé. Enfin, pour les musulmans, les références à l'un des cinq principaux prophètes, Nuh (Noé), émaillent le Coran et plus particulièrement la sourate 11, intitulée « Houd ». À chaque récit ses détails, selon les traductions et les époques, mais le sens du salut de l'humanité après la catastrophe du déluge reste intact.

Les hommes, méchants et pécheurs, se sont détournés de Dieu. Le Créateur se repent d'avoir façonné l'homme et compte effacer toute vie de la terre par un terrible déluge. Seul Noé trouve grâce à ses yeux. Il était « juste, intègre parmi ses contemporains, et il marchait avec Dieu¹ ». Le prophète Noé se voit confier la mission de sauver l'espèce humaine ainsi que les animaux de la terre. Pour cela, Dieu lui demande de construire un bateau capable de contenir sa famille et des cou-

1. Genèse 6, 9.

Ararat

ples d'animaux. Le déluge vient, les eaux balayent toutes créatures, sauf celles réfugiées dans l'arche. Le bateau se pose sur une montagne. Un oiseau signale la décrue des eaux. À la sortie de l'arche, Noé offre un sacrifice en remerciement à Dieu qui les a sauvés des eaux. Le don de l'arc-en-ciel est le signe d'alliance de Dieu qui promet la paix.

Le mont Ararat demeure pour les croyants une montagne sacrée, lieu d'amarrage de l'arche selon les textes et les traditions juive et chrétienne. Le Coran mentionne pour sa part qu'elle s'échoua sur le mont Al'Judi (les hauteurs), nom que l'on donne usuellement au mont Ararat, plus haut sommet de la région mésopotamienne. « Les hauteurs » désignent aussi d'autres montagnes de la région du Kurdistan, dont une plus au sud de l'Ararat, à la frontière irakienne.

Avec Noé, prophète vénéré par les trois grandes religions, les « peuples du Livre » possèdent une formidable épopée de la renaissance humaine.

Mais, plus largement, la catastrophe diluvienne est commune à toutes les civilisations : Grèce, Perse, Inde, Islande, Mexique, Égypte, Chine, Pérou, Océanie... Chacun de ces pays ou régions possède un récit fondateur lié à une inondation gigantesque. L'humanité, dans son interprétation mythique, proviendrait d'un sauvetage des eaux. Une catastrophe planétaire suffisamment violente pour rester imprimée au cours des siècles dans la mémoire de toutes les civilisations : le déluge.

Je ne rejette avec moqueries tout ce que la raison n'explique pas. Ce serait rire de milliards d'êtres humains qui ont foi en quelque chose que la science ne peut démontrer. Ce serait se moquer de nos ancêtres et de nous-mêmes qui devons surmonter, sans connaissance scientifique parfaite et définitive, la peur devant l'inconnu de nos origines.

Je ne suis pas non plus sceptique. Ma foi est nourrie d'un authentique désir de vérité, donc d'une meilleure connaissance. Cela ne donne pas réponse à tout. J'accepte facilement la vie avec sa part de mystère. C'en est même le fondement. Cependant, une histoire aussi détaillée, aussi répandue que celle de Noé, si elle a eu lieu, doit avoir un socle historique. Je voulais comprendre. Après tout, je ne ferais que mon métier : une enquête.

Quelques mois après cette conversation avec ma grand-mère, flânant sur la place des Quinconces à Bordeaux lors de la brocante annuelle, je tombe en arrêt devant un livre, *J'ai trouvé l'Arche de Noé*. L'homme qui osait crier, en titre, ce que me murmurait ma grand-mère s'appelait Fernand Navarra. Ce Bordelais affirmait avoir trouvé, en 1955, une poutre dans les glaces du mont Ararat. Je fais immédiatement le rapprochement. Je dévore le papier de cette édition ancienne, jaunie par cinquante années.

Commence ainsi de manière impromptue la première étape de mon enquête, celle des manuscrits,

Ararat

des documents, des livres saints... En réalité, je ne cherche pas encore vraiment. Je n'ai pas de temps à consacrer à un morceau de bois. Ce ne sont pour l'instant que des coïncidences. Mon regard s'aiguise. Je constate la multitude de documents, d'articles de presse, de reportages télévisés, qui font référence à Noé. L'actualité scientifique ne cesse d'avancer de nouvelles théories pour expliquer le déluge. Je découvre aussi avec amusement le nombre de livres et de jouets pour enfants : l'arche pour la baignoire, l'arche en bois à construire, l'arche Play-Mobil, le Walt-Disney, l'arche à colorier, à découper, à coller... Une profusion commerciale qui, dès le berceau, ancre le mythe dans l'imaginaire des petits. Ce bateau qui nous sauva des eaux fait rêver les enfants et sourire les grands.

À deux reprises au cours de ma vie vagabonde, je passe au pied du mont Ararat. D'abord en 2002 en allant vers Kaboul, puis en 2003 à nouveau vers Kaboul puis Saïgon, en 2 CV¹. Je me familiarise avec la région de l'est de la Turquie, autrefois arménienne et aujourd'hui communément désignée Kurdistan. À chaque expédition, passant au pied de la montagne aux neiges éternelles, je me fais la promesse de gravir l'Ararat, de plonger dans les eaux du mystère.

1. *Expédition Paris-Kaboul, sur les routes de la soie* (collectif), Hoëbeke, 2004. *Paris-Saïgon, 16 000 km en 2 CV*, Presses de la Renaissance, 2005.

Fernand Navarra est l'un des très rares Français à s'être intéressés à l'arche de Noé. Il a pris le mythe à bras-le-corps comme la poutre qu'il a exhumée. Pendant plus de la moitié de sa vie, la quête de l'arche l'a occupé. Quand on lui demandait « Comment avez-vous trouvé l'arche de Noé ? », il répondait : « En y pensant sans cesse ! »

Dès l'âge de cinq ans, le petit Fernand est hanté par ce mystère. C'est sa mère qui lui en conte l'histoire après l'avoir repêché dans un bassin dans lequel il avait manqué de se noyer. Comme Noé, le voilà sauvé des eaux. Plus tard, en 1937, alors qu'il se trouve en Syrie pour son service militaire dans l'armée française, il fait la rencontre d'Alim, un réfugié arménien. Alim va susciter davantage son intérêt pour l'arche. Un jour, ils entreprennent ensemble l'ascension de l'Hermon, au Liban. Navarra, sportif hors pair, entraîné à la marche, à l'escalade, à la nage, atteint le sommet, à 3 300 mètres, tandis qu'Alim s'arrête avant, épuisé. Dans la descente, Alim se confie. Il est né sur l'île du lac Van. En 1920, les Turcs débarquent. Cachés dans une armoire, Alim et sa sœur voient les soldats turcs égorger leur père et enlever leur mère. À la nuit tombée, les deux enfants s'échappent à bord d'une barque et fuient vers la Syrie, marchant la nuit, se cachant le jour. Alim et sa sœur trouvent asile dans un monastère au nord de la Syrie. Alim se souvient que peu avant le massacre, il s'est rendu avec son grand-père dans la ville de Bayazid, l'actuelle Doğubayazit, au pied de l'Ararat. Le vieillard lui avait expliqué que l'arche de Noé était toujours sur le mont. Plus jeune, il avait

lui-même essayé de l'atteindre mais sans succès. Alim promet alors d'essayer un jour. Face à Navarra, il se rappelle cette promesse qu'il ne peut plus honorer à cause de la domination turque. « C'est toi qui devrais y aller puisque la montagne ne te fatigue pas. Je suis sûr que tu rapporteras un morceau de l'arche. »

Désormais le rêve de l'arche ne lâche plus Fernand Navarra. Son travail et sa réussite professionnelle dans l'industrie lui permettent d'envisager financièrement des recherches. Il organise trois expéditions dans les années 1950.

Lors de la première, en 1952, avec une équipe française¹, il ne peut établir l'existence de l'arche de Noé mais en ramène, selon lui, une preuve concluante. Après avoir obtenu les autorisations pour gravir la montagne, les membres de l'expédition, accompagnés par la police locale et des militaires, font plusieurs ascensions de reconnaissance. Rien ne leur est épargné : ours, serpents, guides en fuite, éboulis, blizzard, orages, moustiques. Sur la face nord-ouest du mont, au-dessus du lac Kop à 4 200 mètres, Navarra relate : « Sur un flanc, je distingue une montagne de glace zébrée de crevasses ; sur l'autre, une paroi à pic. Et dans le fond une masse sombre. Cette masse est nettement dessinée ; ses lignes, droites et courbes, s'enchevêtrent sur cent vingt mètres environ. La forme générale évoque celle du plat-bord d'un vaisseau. Je n'ai jamais

1. *Paris-Match*, n° 139.